

L'œuvre du Rév. Père Tabaret (1)

Au fruit, on reconnaît l'arbre ; à l'œuvre, l'Ouvrier. Le R. P. Tabaret a laissé après lui un collège : exposons en quelques mots les principes qui le gouvernent, en laissant à nos lecteurs le soin d'en juger. Nous empruntons ce passage à un article publié en juin 1883 dans les *Missions de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée*, et inspiré par notre vénérable défunt.

Né avec la ville d'Ottawa, le collège eut, comme elle, et tout naturellement, à passer par toutes les phases de la vie ; il connut la faiblesse de l'enfance et les agitations de la jeunesse. Le nombre des élèves était petit ; les professeurs peu nombreux ; les livres, les appareils scientifiques et le local lui-même étaient insuffisants. Et, pour comble de malheur, l'argent manquait encore plus que tout le reste.

Le collège grandit cependant avec la ville, mais la bourse resta vide, et, à peine était-il sorti de la première enfance, qu'en jetant un regard autour de lui, il dut constater les périls de sa situation. D'un côté, c'étaient des collèges français anciens et bien assis, nombreux et estimés ; de l'autre, des établissements anglais riches et puissants, mais protestants ou sans Dieu. Les circonstances qui saluaient sa naissance étaient donc peu encourageantes. Il devait, sinon renoncer à s'ouvrir pour l'élément canadien-français, du moins s'efforcer principalement d'attirer dans ses murs l'élément irlandais-catholique et ceux des Canadiens-français qui, destinés à la politique et au commerce, tenaient à faire de l'anglais une étude plus spéciale. Nos Pères espéraient qu'ils feraient plus sûrement de cette sorte l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'Eglise, tout en faisant l'œuvre du Canada, car ils offraient des avantages d'éducation tout particuliers aux deux éléments catholiques et ils leur préparaient un moyen de se connaître et de s'estimer davantage. Mais que de difficultés ! Presque tous nos Pères alors étaient Français ou Canadiens-français d'origine ; et ils avaient à s'adresser à une double population qui, pour divers motifs, était plutôt hostile que favorable à leurs projets. Adonnés tout entiers aux travaux que réclame le premier établissement dans un pays étranger, les Irlandais ne pouvaient guère penser à procurer une éducation classique à leurs enfants, et, y eussent-ils pensé, ils eussent pu nous opposer notre ignorance de la langue. Quant aux Canadiens, ils avaient dans le Bas-Canada un grand nombre de collèges, dont la langue officielle est le français et dont la méthode est différente de la nôtre.

Cet état de choses, nos Pères le virent sans en éprouver de découragement. A force d'abnégation et de sacrifices, ils amenèrent peu à

peu les hommes les plus intelligents à comprendre leur intention ; et, mieux reçus du Canada, ils tentèrent encore de se recruter aux Etats-Unis.

Dès lors, la situation du Collège a été en s'améliorant d'année en d'année. Non-seulement le Canada, mais aussi les Etats-Unis fournissent un contingent d'élèves toujours plus fort ; et aujourd'hui, dans l'esprit public notre collège s'est acquis une renommée enviable à tous égards. Tout ce qui devait être fait n'est pas encore réalisé ; mais les progrès ont été manifestes, et il n'est guère à douter que d'ici à quelques années, nos Pères n'arrivent à mettre le collège sur le pied des meilleures institutions de ce genre en Amérique et même en Europe.

Si l'on demande quelles sont les raisons de ces succès et de ce revirement de l'opinion sur le collège d'Ottawa, il semble qu'on peut les ramener à trois principales : 1. Notre méthode d'enseignement ; 2. Notre programme d'études, et 3. Notre système d'éducation. Peut-être sera-t-il de quelque intérêt pour les Pères étrangers à la province du Canada, d'avoir dans un tableau restreint, les principes sur lesquels nous nous guidons.

1. *Méthode d'enseignement.* — Un des traits les plus caractéristiques de l'époque est de raisonner à tort et à travers sur toutes choses : tout le monde en convient. Si jamais les mauvais philosophes ou ceux qui posent comme tels, ont eu devant eux une carrière facile, c'est certainement aussi bien dans le siècle présent que dans le dix-huitième, de si triste mémoire. C'est au nom de la raison qu'on attaque tout : la foi, les traditions, les principes de la loi naturelle, que dis-je ? la raison même. Enfin, n'est-il pas hors de doute, comme l'a dit Joseph de Maistre, que le syllogisme c'est l'homme même ? Dès lors, entre les deux systèmes qui se disputent aujourd'hui encore les collèges catholiques, notre choix ne pouvait être douteux. Nous adoptâmes la méthode rationnelle. Développement chez le jeune homme de toutes les facultés, nous nous efforçons d'en faire plus tard un chrétien capable de soutenir une passe d'armes sur le terrain de la science et de la foi, et de manier hardiment l'épée qu'il aurait forgée lui-même, ou du moins fait sienne par une longue et consciencieuse pratique.

Mais pour en arriver là, il fallait des maîtres. Ils se sont trouvés : les uns formés d'avance, les autres doués d'énergie et de bonne volonté, se formant peu à peu sur les avis et les exemples des anciens. La chose, du reste, devint plus facile du jour où le travail étant mieux partagé, chaque professeur ne fut plus chargé d'enseigner 7 ou 8 matières concurremment dans une classe, mais seulement d'enseigner la même matière dans les différentes classes du cours, avec l'avantage de pouvoir ainsi devenir familier avec l'une des branches de la science.

(A suivre.)

(1) Extrait de la brochure : Notice nécrologique du R. P. Joseph Henri Tabaret.